

Entre chanson satirique et rock'n'drôle

Musique et humour font bon ménage depuis l'Antiquité et plusieurs artistes manient l'une et l'autre en Suisse romande. Nous avons rencontré trois d'entre eux qui, chacun ou chacune à sa manière, font le bonheur du public.

Gianluigi Bocelli

L'écoute de nos musiques préférées, les scientifiques le confirment, inonde notre cerveau de dopamine et de sérotonine. Et cela n'est pas strictement lié à un type de musique particulier : certains vibrent pour la techno, tandis que des sociétés entières, comme l'Angleterre élisabéthaine, estimaient qu'il n'y avait de délice plus sublime que la délectation de la musique mélancolique, pour laquelle John Dowland fit le meilleur usage de ses plus noires humeurs. Si le moment de la jouissance de la musique est considéré généralement comme agréable, que ce soit dans un contexte social (en concert, au théâtre) ou en privé, il reste neutre quant aux émotions que la musique véhicule en soi : *allegro* signifie joyeux en italien, mais en musique ce n'est qu'une indication de tempo. Toutefois, il existe bien sûr de la musique qui entretient un lien très étroit avec le bonheur et avec le rire, et cela depuis toujours. Dans l'ancienne Rome, la satire par exemple était conçue comme un spectacle théâtral varié où la poésie se mélangeait à la musique et à la danse en traitant des thèmes qui pouvaient être de critique sociale, visant le plus souvent les puissants – et c'est sous cette dernière acception que le mot « satirique » est resté dans notre vocabulaire. Du monde romain, on enchaîne au Moyen âge avec toute la ribambelle poétique des troubadours, des fous du roi, des jongleurs, des *jollys* : tous professionnels de l'amusement de la cour qui mélangeaient vers et musique dans leurs spectacles, sur des thématiques qui variaient de l'amour à la tragédie en touchant, bien sûr, à ce qui était hilarant. Le pas jusqu'à la *Commedia dell'arte* est très court, où l'on sait que le jeu théâtral, la farce et l'art musical étaient entremêlés. L'*opera buffa* puise ses racines dans ces formes d'art. Dans la pratique du 20^e siècle, on énumérera grand nombre d'opérettes, de *musicals*, de vaudévilles avec toutes les déclinaisons de spectacles populaires conçus dans le seul but de faire rire le public. Dans la musique légère, folklorique et pop, une liste de chanteurs et chanteuses qui jouent la carte de l'humour serait tout simplement interminable : on dira, pour résumer l'étendue du sujet, que la fourchette va de la chanson enracinée dans le music-hall d'Henri Salvador au punk démentiel des Skiantos italiens.

S'il est un fait qu'aujourd'hui l'*opera buffa* est un genre musical qui a pratiquement disparu, et dont on ne joue que des chefs-d'œuvre bien gardés sous naphtaline depuis le 19^e siècle, les gens aiment encore aller à des spectacles

pour passer un moment de rigolade, tout comme le public des *satyrae* romaines. Cela se fait en mêlant notes de musique et éclats de rire dans les formats les plus disparates. Nous présentons ici trois parcours très personnels d'artistes romands et romandes.

Forma – l'humour comme forme de guérison

La Valaisane Priscilla Formaz, alias Forma, est issue d'une famille de musiciens et musiciennes et cet art fait partie de son quotidien depuis ses quatre ans. Le violon, puis le piano, enfin le chant : sa formation se termine avec un diplôme en chant jazz à la Haute Ecole de Musique de Lausanne. « Ça m'a aidé à mettre par écrit les mélodies que j'entendais dans ma tête. Le fait d'avoir beaucoup travaillé ma technique est aussi fondamental dans mes spectacles : ça crée une zone de confort où l'aspect musical devient simple, et c'est un truc de moins à penser », explique-t-elle.

Le contact avec l'humour a commencé à l'école : « je subissais du harcèlement scolaire, les camarades se moquaient d'un problème que j'avais aux dents. Je me suis dit que soit je commençais à faire des blagues sur moi-même et je dédramatisais, soit je continuais à rentrer chaque jour en pleurant à la maison. J'ai choisi, ça a marché, et depuis j'ai continué à faire la clown. »

C'est pendant le Covid que les choses se précisent. Ayant terminé sa formation à l'HEMU, elle réfléchit à la suite : « je travaillais déjà avec les deux Vincent pour *52 minutes* sur la RTS, je me suis dit que c'était ça que je voulais faire tous les jours. »

Cela se concrétise en une carrière d'humoriste de gala, en beaucoup de plateaux, de la radio, notamment au sein des Dicodeurs pour la RTS, puis de la télé, des pubs – Gruyère, BCV – mais aussi la version suisse de la chanson officielle de la Coupe du monde en 2018 et bientôt la Revue valaisanne. Et surtout, depuis janvier 2025, Priscilla tourne avec son premier spectacle, FORMA. Si elle joue encore régulièrement pour Meimuna, délicat projet de chanson française, elle a désormais trouvé sa dimension dans un mélange entre musique et humour : « aujourd'hui je dis que je suis chanteuse-humoriste, mais c'est assez récent. Je ne me sentais pas légitime, je préférais me



Dans ses spectacles, Forma vise l'autoguérison par l'autodérision.
Photo: Alizée Cervero

définir plutôt comme musicienne. Je me cachais derrière le piano, car c'est difficile pour moi de faire des blagues sans mon instrument. Mais j'apprends, bien que l'humour musical soit le format que j'adore, ma marque de fabrique. »

Sur son petit carnet, elle note ce qui la fait le plus rire dans son quotidien, et dans ses sketches ressort une humanité partagée qui les rend fédérateurs : « je privilégie des situations absurdes mais communes », confie-t-elle, « afin que cela puisse créer un moment de communion avec le public. Pas de clash et pas vraiment de satire non plus : il faut savoir être fine pour faire bouger la société, et moi j'ai pris le parti d'aller explorer avec humour l'intérieur de soi. Se visiter, se connaître, partir de soi comme individu peut aussi amener de grands changements sociaux. »

« Pour moi, c'est très important de ne pas me moquer des autres, je ne me moque essentiellement que de moi, de mes histoires et de mon expérience. Les gens s'y retrouvent et ça les fait rire, mais j'aime bien me servir de l'humour pour faire passer des messages plus profonds. Ça devient une forme d'autoguérison par l'autodérision que je mets en œuvre dans mes spectacles, en invitant les spectateurs et spectatrices à visiter leurs propres bles-

sures, en comprenant pourquoi on met des masques par peur d'être authentiques. Nous rions ainsi de nos conditions, en nous rendant compte que parfois, nous pensons être uniques au monde mais, en fin de compte, nous partageons beaucoup. Comme le besoin de plaire aux autres alors qu'en fin de compte, on ne se plaît pas soi-même. »

Pierre-Do – apprendre et divertir

« Je faisais des blagues à l'école, et je me rendais compte qu'avec le rire, je pouvais avoir ma place. A plus grande échelle, le spectacle permet de contrôler des facteurs angoissants de la vie en société, car ça crée une situation particulière : les gens qui viennent ont envie d'être là, et de rire. On n'a pas à se demander si on les ennue ou non. Moi, ça me met à l'aise. Mais paradoxalement, comme musicien, je préfère les musiques tristes. »

Pierre-Do Bourgnicht est fribourgeois et il mène de front plusieurs carrières. Il a une formation qui s'étend du piano jazz au saxophone et de la musicologie à l'orchestration au Conservatoire et Université de Fribourg. Il fait depuis 1992 beaucoup de chanson, puis en 2004 il commence à produire des chroniques humoristiques, souvent musicales, pour une radio pri-



vée ainsi que pour les télé locales. En 2017, il est engagé à la RTS dans l'émission culturelle *Vertigo*, avec pour mission de décortiquer la musique avec un brin d'humour. Il produit aussi des capsules vidéo pour *Ramdam* sur RTS1 et pour le Play RTS. En parallèle, il enseigne, il compose pour le théâtre et pour différentes formations musicales, et bien sûr il écrit et présente ses spectacles, où le musicologue se mêle à l'humoriste. «Apprendre et divertir sont deux choses qui apportent du bonheur», explique-t-il. «J'aime quand, à la fin de mes spectacles, les gens sont contents parce qu'ils se sont marrés et qu'en plus, ils ont l'impression d'avoir appris quelque chose. Et puis, il faut l'avouer, dans l'horizon des arts du spectacle, les métiers du rire marchent plutôt bien car ils sont fédérateurs. Du coup, les musiciens et musiciennes qui ajoutent de l'humour dans leurs projets ont plus de chances de tourner.»

Pour cela, tout commence par le rapport qu'il arrive à établir avec le public: il aime casser le quatrième mur, comme dans le stand-up, pour créer une bulle de partage et de joie. «Puis, pour être efficace, on a besoin de bien en connaître les codes et de savoir les manier. En musique, l'humour qui fonctionne bien, c'est la caricature, la parodie, le pastiche, l'imitation. Mais aussi la surprise, le saugrenu. Dans mes spectacles, j'aime utiliser le décalage et la métaphore: adapter les éléments d'un univers dans un contexte différent, par exemple transformer du Schubert en du Rammstein, comme je le fais dans *Schubert: recettes, remixes et beautés*. Ou bien, comme dans ma nouvelle conférence-spectacle *We are the Champions*, créer une chanson à partir des cris de Djokovic, ou commenter les exploits virtuoses d'un violoncelliste à la manière de John Nicolet. Je trouve que rapprocher des objets éloignés, c'est une sorte d'extravagance divertissante, mais ça crée aussi quelque chose de nouveau. Dans *We are the Champions*, j'ai écrit un pastiche de Pergolèse à partir du «goooooal» d'un commentateur brésilien. Ça fait rire, mais ça crée aussi un moment de beauté musicale, avec en plus un clin d'œil à la dimension religieuse que le sport présente parfois.»

Connaitre les codes signifie aussi comprendre le rire, qui est générationnel. Les sujets et les tabous évoluent au cours des années, et chaque forme d'humour a plusieurs niveaux de lecture selon les publics. «Il y a 30 ans, les humoristes imitaient les accents africains, mais aujourd'hui ça ne passe plus. La vitesse des sketches a aussi changé. Prenez par exemple Mozart et sa *Plaisanterie musicale* remplie d'erreurs de composition: aujourd'hui, certaines fautes sont encore évidentes, mais nous passons totalement à côté d'autres gags car nous n'avons plus les références.»

Le Beau Lac de Bâle – drôle depuis 50 ans

Nous sommes dans les années 70, le groupe Plexus fait du rock progressif à Genève: de la musique en anglais très sérieuse et politisée, ils chantent même des poèmes de Hô Chi Minh. Il y a John Cipolata (de son vrai nom François Court) à la guitare, Roberti Benzo au piano, Peter Beauganglion à la batterie et Pierre Losio à la basse. En 1973, le groupe parisien Au Bonheur des Dames sort *Oh les filles*, un énorme succès. Ils passent à Carouge et les membres de Plexus sont dans le public.

«Un choc», raconte John Cipolata, «c'était la première fois qu'on voyait du rock rigolo, avec des gens en costard rose qui déconnaient à fond. Ça nous faisait penser un peu à Cha Na Na à Woodstock, mais ils chantaient en français.»

En 1976, l'AMR organise un festival à Meinier contre la dictature chilienne. «On nous a proposé un double concert: notre programme l'après-midi, puis du twist pour faire danser le soir», explique Cipolata. «Nous avons commencé avec nos morceaux prog, les gens écoutaient assis et finissaient couchés. Puis le soir, nous nous sommes déguisés avec des costards de couleurs, chacun avec son style et des surnoms marrants, à la manière d'Au Bonheur des Dames. Une heure de rock et de twist en français, en rigolant et en racontant des blagues: ça a été un succès extraordinaire. Dire des bêtises en français, ça créait quand même un lien plus fort avec le public! Ce soir-là, Plexus est mort et le Beau Lac de Bâle est né.»

Pour fêter ces 50 ans de présence sur la scène francophone, un livre vient de sortir chez Slatkine: *50 nuances de BLB*, un abécédaire où André Klopman et Nicolas Burgy démêlent les souvenirs et l'histoire du groupe, et où on trouve une bonne collection des textes qui ont fait la renommée des Genevois. On découvre un Cipolata en talentueux parolier d'un monde et d'une époque sachant manier humour et poésie avec une grande sincérité. «Ce qui frappe, c'est la présence continue du BLB dans les grands moments de la vie sociopolitique suisse», explique André Klopman. «Avec ses textes, Cipolata nous tend un miroir. Ce n'est pas seulement du rock: c'est une chronique. Du pastiche parfois. Du sérieux qui fait semblant de ne pas l'être.» <>

Gianluigi Bocelli est guitariste, musicologue, écrivain.



Le Beau Lac de Bâle, ce n'est pas seulement du rock: c'est une chronique. Du pastiche parfois. Photo: Sandrine Gerwer di Crescenzo

Zwischen satirischem Chanson und Spass-Rock

Musik und Humor passen gut zusammen. Das wusste man schon in der Antike, und auch heute machen Künstlerinnen und Künstler das Publikum mit dieser Verbindung glücklich. Einige Beispiele aus der Romandie.

Deutsch von Pia Schwab

Lieblingsmusik flutet unser Gehirn mit Dopamin und Serotonin. Das ist an keinen besonderen Musikstil gebunden: Die einen beben für Techno, während ganze Gesellschaften wie das elisabethanische England sich nichts Köstlicheres vorstellen konnten als die melancholischen Melodien, die John Dowland seinen düstersten Stimmungen abrang. Dennoch gibt es seit jeher Musik, die besonders eng mit einer glücklichen Stimmung und dem Lachen verbunden ist. Im alten Rom war die Satire eine Theaterform, in der sich Dichtung, Musik und Tanz mischten, um mit oft gesellschaftskritischen Themen die Mächtigen aufs Korn zu nehmen. In dieser Bedeutung kennen wir den Begriff «satirisch» bis heute. Im Mittelalter verbanden dann all die Troubadoure, Hofnarren, Jongleure und Spassmacher, lauter höfische Unterhaltungsprofis, Musik und Poesie in ihren Spektakeln, die von Liebe bis zu tragischen Ereignissen handelten und natürlich gern das Komödiantische einbezogen. Bis zur Commedia dell'Arte, einer Mischung aus Schauspiel, Farce und Musik, war es nur ein kleiner Schritt. Auf dieser Kunstform beruht auch die Opera buffa. Später kamen Operetten, Musicals, Vaudevilles mit allen Zwischenformen dazu, die keinen anderen Zweck hatten, als das Publikum zum Lachen zu bringen. In der Unterhaltungs-, der Volks- oder der Popmusik wäre die Liste der Interpretinnen und Interpreten, die auf Humor setzen, schlicht endlos. Auf welcher ganz persönlichen Weise sie Musik und Komik zusammenbringen, erzählen im Folgenden drei Künstlerinnen und Künstler aus der Westschweiz.

Forma – Humor als Heilmittel

Die Walliserin Priscilla Formaz, alias Forma, ist über die Geige, dann das Klavier zum Gesang gekommen und hat ein Studium in Jazzgesang abgeschlossen: «Auf eine solide Technik zurückgreifen zu können, ist grundlegend für meine Auftritte. Das schafft eine Komfortzone, was den musikalischen Teil angeht», erklärt sie. Sie habe in der Schule angefangen, den Clown zu spielen; wollte sich lieber selber lustig machen, als gehänselt werden. Über die Satiresendung *52 minutes* am Fernsehen RTS, Auftritte an Gala-Abenden, Radiosendungen, aber auch Aufträge in der Werbung wurde sie bekannter. Seit 2025 ist sie mit ihrem ersten abendfüllenden Programm *Forma* unterwegs.

In einem Heftchen notiert Priscilla, was sie im Alltag zum Lachen bringt: «Ich habe eine Vorliebe für absurde, aber durchaus gängige Situationen. Das ergibt eine Komplizenschaft mit dem Publikum. Ich will nicht vor den Kopf stossen, mache auch nicht wirklich Satire: Man muss subtil vorgehen, um die Gesellschaft zu ändern. Ich versuche es, indem ich mit Humor mein Innenleben erkunde. Ich möchte mich auf keinen Fall über andere lustig machen, sondern über mich, meine Geschichten, meine Erfahrungen. Damit lade ich die Menschen ein, auch ihre eigenen Wunden zu betrachten.»

Pierre Do – lernen und unterhalten

«Ich habe schon in der Schule Witze gerissen und bemerkt, dass ich damit meinen Platz fand. Auf einer höheren Ebene erlaubt ein Auftritt, Ängste zu überwinden, die sich aus dem gesellschaftlichen Zusammenleben ergeben. Die Menschen, die an meine Abende kommen, wollen hier sein und wollen lachen. Das gibt mir ein gutes Gefühl.»

Der Freiburger Pierre-Do Bourgknecht hat eine breitgefächerte Ausbildung von Jazzpiano bis Saxofon und von Musikwissenschaft bis Orchestration absolviert. Sein Weg führte vom Chanson über humoristische Radio- und Fernsehsendungen bis zu eigenen Bühnenprogrammen, in denen sich Musikwissenschaft und Humor mischen: «Sowohl Lernen wie Unterhalten machen glücklich», erklärt er. «Ich finde es schön, wenn die Menschen nach meiner Vorstellung zufrieden sind, weil sie lachen konnten, und zudem das Gefühl haben, etwas Neues erfahren zu haben.» Er verschiebt oft Elemente aus einem Zusammenhang in einen anderen, überträgt beispielsweise Schubert in die Musiksprache von Rammstein. In seinem neuen Programm *We are the Champions* entwickelt er ein Lied aus den Schreien von Djokovic oder kommentiert die Spitzenleistung eines Cellisten wie ein Sportreporter. «Wenn disparate Dinge zusammengebracht werden, empfinden wir das als komisch. Als ich aus dem «Gooooal» eines brasilianischen Kommentators ein Pasticcio à la Pergolesi komponiert habe, hat sich daraus aber auch ein Augenblick musikalischer Schönheit ergeben.»

Le Beau Lac de Bâle – seit 50 Jahren komisch

In den Siebzigerjahren macht die Band Plexus in Genf progressiven Rock, auf Englisch, politisch engagiert und sehr ernst. 1973 sind die Mitglieder im Publikum, als die Pariser Gruppe Au Bonheur des Dames mit ihrem Superhit *Oh les filles* in Carouge ein Konzert gibt, und sie sind elektrisiert. «Zum ersten Mal sahen wir lustigen Rock, diese Typen in rosa Anzügen, die auf der Bühne herumalberten», erzählt der Plexus-Gitarrist John Cipolata (eigentlich François Court). Drei Jahr später soll die Gruppe ein Doppelkonzert geben, nachmittags ihr übliches Programm, abends Twist zum Tanzen. Bei ihren progressiven Stücken hören die Menschen zuerst sitzend zu, am Ende liegen sie am Boden. Am Abend treten die Bandmitglieder aber in bunten Anzügen auf, tragen lustige Übernamen, spielen Rock und Twist mit französischen Texten, wenden sich zwischendurch ans Publikum, machen Witze: ein Riesenerfolg. Plexus ist tot, le Beau Lac de Bâle geboren! Und mittlerweile feiert die Gruppe ihr 50-jähriges Bestehen unter anderem mit dem Buch *50 nuances de BLB* (Slatkine). Es zeigt sich, dass diese komischen Texte auch ein Spiegel der Zeit sind. «Wichtiges, das so tut, als wäre es das nicht.» <>